



La musique et le peuple

Ce n'est pas sans une vive satisfaction qu'on a appris à quels ouvrages les *Fêtes du Peuple* vouent leurs soins. Ils ont mis à l'étude les *Maîtres Chanteurs* et la *IX^e Symphonie*. On ne saurait trop se réjouir de voir une organisation de ce genre affronter hardiment les chefs-d'œuvre de la musique et renoncer à cet absurde préjugé selon lequel la difficulté de tels ouvrages, d'une part, est de nature à décourager les bonnes volontés et, d'autre part, leur beauté est inaccessible. Puisse une si opportune expérience être, du premier coup, concluante et ruiner le crédit des défaitistes de l'art. Il est bien évident que certaines formes artistiques, que certaines conceptions esthétiques, certains langages sont ésotériques et ne peuvent toucher que les initiés, ce qui d'ailleurs ne prouve ni leur infériorité, ni leur supériorité. Mais il est une autre conception de l'art, dont les *Maîtres Chanteurs* et la *IX^e Symphonie* sont précisément des spécimens caractéristiques, qui fait appel au plus vaste public et qui exalte en lui ce qu'il a de meilleur, de plus noble, de plus généreux et de plus humain.

En choisissant ces deux partitions, les *Fêtes du Peuple* ont réalisé pleinement leur légitime ambition qui, quoi qu'on en ait pu penser, n'est pas de trouver un art qui s'abaisse vers cette entité, naïvement et inconsciemment péjorative, que représente le peuple jusque chez ceux qui font profession de l'aimer et de faire cause commune avec lui, mais bien d'élever la foule à l'art, à l'art véritable, au seul art qui soit digne de ce nom et qui, jamais, ne pourra s'appeler légitimement « art populaire » ou « art social ». Il y a des soupes populaires, c'est une soupe généralement exécrationnelle dont il faut se contenter quand on n'en a pas d'autre, mais nul ne s'imaginerait qu'elle soit délectable. Il n'y a pas d'art populaire, car cet art-là n'a ni utilité, ni dignité et l'on peut fort bien s'en passer. Il est d'autant plus inutile que l'art véritable détient tous les chefs d'œuvre qu'on peut souhaiter et qui soient capables de toucher le cœur des foules. Cette foule ne s'extasiera sans doute pas sur les mêmes beautés que les amateurs raffinés et que les privilégiés de la culture. Elle aura des enthousiasmes naïfs, qui porteront sur des points que les esthètes considèrent avec indifférence, voire même avec mépris. Il s'en suivra un malentendu dont nos esprits saturés de culture souffriront. Qu'importe? On a pu associer à l'idée de musique, celle de religion, cette comparaison prendra alors sa pleine signification. Toutes les églises ont accepté le risque de l'interprétation multiforme des dogmes, des sym-

boles et même de la foi. Une religion a d'autant plus de force, plus d'action, plus de résistance devant l'épreuve du temps, qu'elle répond aux aspirations les plus diverses, qu'elle satisfait les esprits éduqués et critiques en même temps que les âmes simples et frustes. La littéralité des croyances ne contredit pas, mais complète les interprétations subtiles et d'un intellectualisme raffiné. La valeur morale et sociale d'une foi tient à ce qu'elle s'appuie sur un même objet, non pas à ce que cet objet est envisagé par tous d'un même point de vue.

En dehors de toute préoccupation politique, on ne peut nier que l'art demeure présentement l'un des derniers remparts de l'idéalisme. Il ne doit pas seulement servir à occuper les heures de loisir des ouvriers, ce qui, certes, n'est pas une fonction négligeable, il peut et il doit être un terrain d'entente où les divisions fratricides de l'humanité trouvent, sinon un remède, du moins un palliatif. Les bases mêmes de notre vieil édifice social s'écroulent : communiste, fasciste ou même démocratique, tous les systèmes politiques suivent et acceptent, avec joie ou peine, volontairement ou par la contrainte des faits, une évolution sociale nivellatrice. Malheur à ceux qui ont la responsabilité morale et matérielle de l'éducation des foules et qui ne souhaitent pas qu'elles participent à cette communion universelle de l'art véritable. L'art — dans sa plus vaste acception — est le luxe et l'aboutissement de la culture. Le jour où l'instruction s'est répandue dans toutes les sphères de la société, il fallait prévoir celui où ce serait le tour de démocratiser l'art. Si l'on ne s'en préoccupe pas de la façon la plus active, la plus généreuse, notre civilisation tout entière court le plus grand des périls, péril infiniment plus grave que les bouleversements sociaux, politiques et économiques. L'art est l'un des seuls luxes qui pourra rendre la vie acceptable le jour où les dernières barrières qu'on oppose à l'ascension des classes prolétariennes auront cédé. Un jour, plus ou moins prochain, il faudra choisir entre la barbarie ou une nouvelle forme de la civilisation. Il ne s'agit ni de hâter ni de retarder une évolution sociale universelle dont nous constatons chaque jour les progrès.

Le raffinement de la vie est, dans les classes aisées, une chose si naturelle, si parfaitement assimilée, qu'on en oublie les facteurs essentiels. L'art a perdu, pour beaucoup d'entre nous, sa valeur humaine. On le subit presque avec lassitude. On a peine à croire que, pour d'autres, il puisse devenir une raison d'être, un enthousiasme vivifiant, une joie, un réconfort et un luxe, — le luxe par excellence. Les professionnels de la musique sont atteints d'un alexandrinisme suraigu et, à de rares exceptions près, ils ont perdu une chose de vue dans l'exercice de leur art : c'est la musique elle-même. Écartelée entre les curiosités divergentes des techniciens, des musicologues, des praticiens, et de ses parasites, qui s'en servent pour cent fins différentes, la musique demeure toujours vivante, mais quelque peu endormie, toujours capable de reprendre son véritable rôle dans la vie, de pénétrer dans les maisons, dans les familles et dans les cœurs, de reprendre sa place dans l'existence quotidienne, de l'embellir, de la transfigurer et aussi de s'en nourrir, de s'en inspirer.

Plus étroitement assimilable à la vie sociale que les autres arts, la musique, de même que le théâtre, sont appelés à jouer un rôle décisif dans l'ordre social de demain. Cet ordre sera ce que nous le préparons dès maintenant. Il ne tient qu'à nous que la musique demeure ce vague divertissement qui assaisonne les délassements de

la foule : ce bruit médiocre, ce plaisir superficiel qui vient s'ajouter aux charmes du cinéma, du café, des places publiques, ou qu'elle s'intègre dans la vie psychique des individus, qu'elle soit un agent de culture de la sensibilité, du goût, un des moyens les plus efficaces de sauvegarder ce qui constitue le meilleur de notre civilisation.

Comprendre cette vérité, en mesurer la portée et la gravité, c'est résoudre à moitié le problème. Si difficile et délicate qu'en soit l'application, elle est indissolublement liée à son exposition. Envisager ce problème superficiellement, c'est le rendre insoluble, le considérer avec le sérieux qu'il mérite c'est s'engager dans la voie des réalisations. Il y a là une question de foi et de volonté, bien plus que de compétences et d'habileté ou, du moins, les compétences afflueront le jour où on y fera appel.

Consciente de ses responsabilités dans les sphères où elle pénètre et où elle se flatte de bénéficier de quelque crédit, la Revue Musicale fait un pressant appel à tous ceux que ces questions préoccupent pour qu'ils lui soumettent leurs idées ou qu'ils lui fassent part de leurs expériences et la tiennent au courant de leurs efforts. Elle fait appel également à tous ceux qui, sous une forme ou une autre, seraient disposés à mettre leur talent, leur argent, leur influence, leur travail au service d'une cause d'un intérêt aussi général et largement humain.

Indépendamment des articles que *la Revue Musicale* se propose de publier sur l'éducation musicale de la jeunesse et des foules (1), sur les organisations établies ou à créer en vue de répandre la musique dans tous les milieux sociaux, sur les préoccupations qui doivent présider à la rénovation du style des compositeurs, aussi bien que de l'élaboration des programmes, en dehors de son effort sur le plan statistique et doctrinal, *la Revue Musicale* désire servir d'agent de liaison entre les bonnes volontés éparses,

faciliter à ceux qui agissent dans le sens que nous indiquons le recrutement des collaborateurs qui peuvent leur être utiles à un titre ou à un autre,

indiquer à ceux qui sont disposés à se vouer à cette cause les meilleurs moyens de s'y consacrer efficacement,

et, enfin, pouvoir renseigner les rouages officiels sur les plus légitimes aspirations des collectivités qui, nous en avons déjà des témoignages, ont des désirs artistiques inassouvis.

L'heure est venue d'agir et non plus de se cantonner dans une docte et disert inaction. Les statistiques, les enquêtes, les vœux émis, les critiques, les exposés théoriques n'ont sans doute rien perdu de leur actualité, mais nous estimons qu'il faut leur adjoindre un organisme vivant, totalement désintéressé et dont l'étendue et la solidité des relations permettent de centraliser le maximum, non pas quantitatif,

(1) Nous prévoyons également une enquête internationale concernant les méthodes préconisées et utilisées par les nations qui, comme l'Allemagne, l'Italie, la Russie et la Tchécoslovaquie ont accordé une grande importance à ces questions. En dehors de l'intérêt documentaire d'une telle étude, on y trouvera des enseignements positifs aussi bien que négatifs, et on multipliera ainsi les points de comparaison. Tous les documents qui nous seront adressés ne seront pas intégralement publiés, ce qui serait fastidieux et inutile, mais ils seront classés et *la Revue Musicale* en rapprochera les conclusions de façon que ses lecteurs aient sous les yeux la synthèse d'une documentation qui s'annonce considérable. Nous tiendrons à la disposition du public les Archives que nous nous proposons de constituer et on pourra les consulter dans nos bureaux.

mais qualitatif, de bonnes volontés. Ayant une entière indépendance d'action, n'ayant aucune servitude de quelque ordre que ce soit, nous pensons pouvoir assumer cette responsabilité, et nous nous offrons, prêts à ne pas marchander notre peine et à n'en tirer nul profit, à servir de médiateur et de centre d'informations. Nous souhaitons que chacun comprenne qu'il n'est pas question d'empiéter sur la liberté individuelle, que nous ne désirons nullement diminuer le mérite des divers mouvements ou des personnalités indépendantes qui s'efforcent de trouver une solution à ces problèmes et moins encore nous substituer à elles ou nous approprier leurs mérites. L'étendue de ces mérites et l'envergure de la tâche à accomplir nous incitent à demander à chacun et à tous de nous tenir au courant de son activité afin que nous puissions établir un plan stratégique de tout ce qui est tenté actuellement en faveur de la diffusion de la musique dans les classes populaires. Chaque activité a sa raison d'être et répond à des besoins différents. La variété même des façons de concevoir cette action et de l'exercer en augmente les chances de succès. Pourtant, en ayant une connaissance précise de tous ces efforts disséminés, nous pourrions être à même de donner des suggestions aux uns et aux autres, de les faire bénéficier de l'expérience d'autrui de les inviter parfois à unir, fût-ce fortuitement, leur action à celle d'un autre organisme ou à éviter une tactique qui entrave ou contredise un effort parallèle.

En résumé, nous savons que, tant du côté des artistes (1) que de celui du public prolétarien, il y a de nombreuses velléités de rapprochement qui n'aboutissent pas ou imparfaitement. Nous connaissons maints compositeurs et virtuoses qui, peut-être lassés de l'indifférence des publics auxquels ils s'adressent, ne demandent qu'à mettre leur talent au service des classes qu'ils ne peuvent toucher. Nous n'ignorons pas, d'autre part, que ces auditeurs rêvés existent et qu'ils n'ont pas la possibilité d'entendre et de se préparer à goûter pleinement la musique qui répondrait à leurs secrètes aspirations. Nous savons enfin, que, tant chez les pouvoirs publics que chez maintes personnalités et maints groupements, on fait preuve de la meilleure volonté pour faciliter ce rapprochement et lui procurer les moyens d'aboutir et de subsister. De plusieurs côtés, on s'est adressé à nous, on nous a fait confiance, estimant que nous avions les moyens d'opérer cette jonction entre les membres épars de cette synthèse qui jusqu'ici a pu sembler un mirage.

Qu'on nous formule des offres et des demandes, *la Revue Musicale* se met à la disposition de tout le monde et n'a qu'un désir : celui de servir de trait d'union, d'éclaircir une question encore confuse et d'aider à sa solution pratique autant que théorique, précisément par une action où la théorie et la pratique doivent marcher de pair et s'éclairer de leurs mutuelles lumières.

Robert BERNARD.

(1) Est-il besoin de dire avec quel intérêt et quelle sympathie, nous applaudissons aux courageux efforts des groupements orphéoniques, de plus en plus nombreux, qui renouvellent leur répertoire et s'efforcent de faire œuvre artistique. Peut-on estimer cependant que le monde musical ait conscience de ce redressement, qu'il le favorise, lui accorde l'attention et le concours qu'il mérite ? Hélas, nous ne le pensons pas. Ici, comme partout, les cloisons sont étanches : on s'ignore, on se méconnaît, on se méprise et, par-dessus tout, on perd de vue le double but commun, à la fois artistique et social, et, par de sottes préventions, on se prive des bienfaits d'une action commune qui servirait tous les intérêts et qui nous rapprocherait singulièrement du but qu'on poursuit de part et d'autre.